

L'ALLEMAGNE DÉSIGNE SES PARLEMENTAIRES

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.910. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Pierre Lafitte, fondateur.

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 02-73.

TOUTE PERSONNE QUI

le JEUDI 7 NOVEMBRE 1918	aura vécu 7.015 JOURS EXACTEMENT	et dont LOUIS est le prénom habituel
--------------------------------------	-------------------------------------------	-----------------------------------------------

recevra, à titre gracieux, un abonnement d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée dans nos bénéfices de 1919.

LES GLORIEUSES ÉTAPES DE LA VICTOIRE



LA GRANDE BATAILLE DE LA LIBÉRATION

(15 JUILLET — 6 NOVEMBRE 1918)

15 JUILLET. — Offensive allemande sur la Marne et en Champagne.

18 JUILLET. — La première grande offensive alliée de 1918 débute à 4 h. 45, sur un front de 45 kilomètres, de l'ouest de Soissons à l'ouest de Château-Thierry. Ce sont les armées Mangin et Degoutte qui opèrent. Notre attaque progresse rapidement.

20 JUILLET. — A l'aube, la rive méridionale de la Marne est tout entière bordée par les troupes franco-américaines.

21 JUILLET. — Dans la nuit du 20 au 21, l'ennemi évacue Château-Thierry après cinquante jours d'occupation. L'offensive des armées Mangin et Degoutte se poursuit sans arrêt. L'armée Berthelot, avec les contingents italiens et des éléments britanniques, livre de durs combats.

26 JUILLET. — En Champagne, le général Gouraud s'empare de la Main-de-Massiges. Pendant la nuit, l'ennemi commence son mouvement de retraite sur les rives de la Marne, talonné par nos troupes.

27 ET 28 JUILLET. — L'armée Degoutte et les troupes américaines traversent l'Ourcq et s'emparent de Fère-en-Tardenois.

2 AOUT. — Prise de Soissons. Sur l'ensemble de la ligne de bataille, l'avance, partout, est considérable.

4 AOUT. — Les Américains pénètrent dans Fismes.

8 AOUT. — La 4^e armée britannique (général Rawlinson) et la 1^{re} armée française (général Debeney) attaquent sur un large front à l'est et au sud-est d'Amiens, dès 4 h. 20 du matin. Le soir, les Anglais tenaient la ligne Beaucourt-Caix-Framerville-Chipilly, tandis que les Français tenaient Morisel et Moreuil.

10 AOUT. — Les troupes de l'armée Debeney prennent possession de Montdidier. La 3^e armée française, commandée par le général Humbert, entre dans la bataille dès le matin.

14 AOUT. — La 3^e armée française occupe Ribécourt. Les Canadiens s'emparent des villages de Damery et de Parvillers.

20 AOUT. — La prise de Beuvraignes nous fait prendre pied dans l'ancienne ligne allemande de 1916.

21 AOUT. — Lassigny tombe sous la pression de nos troupes. Une attaque britannique est déclenchée sur un front d'environ 17 kilomètres, entre l'Ancre et le village de Moyenneville. Elle se déroule avec succès.

22 AOUT. — Les Britanniques s'emparent d'Albert.

23 AOUT. — Attaques couronnées de succès de Lihons au sud d'Arras.

25 AOUT. — Du sud au nord de la Somme, tombent successivement les villages de Mametz, de Martinpuich, de Le Sars, de La Barque.

27 AOUT. — Au nord de Bapaume, Beugnâtre est pris ; les soldats de Horne s'emparent de Fontaine-en-Croisilles, de Vic-en-Artois, Chérisy, Rœux, Gravelle et Arleux. L'ancienne ligne Hindenburg est traversée en plusieurs points.

28 AOUT. — L'armée Horne atteint Hancourt, Rémy et Boiry-Notre-Dame. Croisilles est largement débordé. Au nord de la Somme, l'armée Byng enlève Hardécourt et Curlu.

29 AOUT. — Prise de Bapaume. La ville de Noyon est enlevée de haute lutte par les Français.

31 AOUT. — Prise du mont Saint-Quentin, clé de la position de Péronne. Dans les Flandres, l'ennemi abandonne le saillant de la Lys et le mont Kemmel.

1^{er} SEPTEMBRE. — Prise de Péronne par l'armée anglaise.

4 SEPTEMBRE. — Les Britanniques franchissent le canal du Nord en plusieurs points. L'ennemi entame un mouvement de repli au nord de l'Oise, et les troupes du général Humbert, le talonnant, avancent de 5 kilomètres. Sur la Vesle, l'ennemi recule sur un front de 30 kilomètres, serré de près par l'armée Mangin.

5 SEPTEMBRE. — Au nord de l'Ailette, l'armée Mangin entre dans Coucy-le-Château, Coucy-la-Ville, Folembray, Pierremanche. A l'ouest de l'Oise, les armées Humbert et Debeney progressent de 6 kilomètres. Sur le front britannique, l'armée Byng ressaisit, de Neuve-Chapelle à Givenchy, ses anciennes lignes, et enlève le village de Ploegsteert avec la cote 63 au sud-ouest de Messines.

6 SEPTEMBRE. — Les armées françaises progressent de 10 kilomètres et s'emparent de Chauny et de Ham. Les armées britanniques forcent les passages de la Somme, progressant de 12 kilomètres.

7 SEPTEMBRE. — Entre la Somme et l'Oise, les troupes françaises entrent dans Tergnier.

12 SEPTEMBRE. — Une attaque américaine se déclenche en Woëvre, au matin. A midi, Montsec, Pannes, Thiaucourt étaient pris. Sur les Hauts-de-Meuse, attaque française : Dommartin-la-Montagne, Seuzey, Spada, Chauvoncourt sont enlevés. La jonction des troupes se fait dans la région Hattonchâtel-Vigneulles.

13 SEPTEMBRE. — A 7 heures du matin, nos troupes entrent dans Saint-Mihiel. Le front américain passait en avant des villages d'Herbeville, Thillet, Hattonville, Saint-Benoît, Xammes, Jaulny, Thiaucourt, Viéville.

16 SEPTEMBRE. — Le mont des Singes est enlevé par l'armée Mangin, de même que Vaillay. Au sud-est de Béthune, les Anglais s'emparent d'Auchy-lès-La-Bassée et de la fosse n° 8, voisine de ce village.

17 SEPTEMBRE. — L'offensive franco-serbe est déclenchée sur le front d'Orient. En Mésopotamie, les troupes alliées, que commande le général Allenby, détruisent les 7^e et 8^e armées ottomanes.

18 ET 19 SEPTEMBRE. — En Palestine, les troupes alliées, sous le commandement en chef du général Allenby, le conquérant de Jérusalem, détruisent presque totalement l'armée ottomane, commandée par le général allemand Liman von Sanders.

20 SEPTEMBRE. — En Macédoine, la progression des Alliés atteint 15 kilomètres. Les Bulgares se replient en désordre sur la Cerna, poursuivis par les Franco-Serbes, qui s'emparent des massifs montagneux. Mœuvres est repris ainsi que Lempire. Les Français prennent Contescourt, Castres et Essigny-le-Grand.

21 SEPTEMBRE. — L'armée anglaise encercle ce qui restait de l'armée turque, dont le désastre est consommé.

23 SEPTEMBRE. — L'avance franco-serbe se développe dans la direction de Prilep. Kavadar est occupé.

24 SEPTEMBRE. — La défaite bulgare se change en déroute.

25 SEPTEMBRE. — Les Anglais occupent Gricourt, tandis que nos troupes s'emparent des villages de Francilly-Selency, Dallon et de l'Épine de Dallon.

26 SEPTEMBRE. — L'armée Gouraud et l'armée Pershing attaquent en Champagne ; elles enlèvent Varennes, Montblainville, Vauquois, Cheppy.

27 SEPTEMBRE. — L'armée britannique attaque en direction de Cambrai et progresse. La frontière bulgare est franchie à Kosturino ; la ville d'Istip est conquise. Le roi de Bulgarie demande une suspension d'armes.

28 SEPTEMBRE. — L'offensive anglo-belge débute brillamment dans les Flandres.

29 SEPTEMBRE. — L'armée belge prend Dixmude. L'armée britannique arrive aux lièges de Cambrai.

30 SEPTEMBRE. — Le général Franchet d'Espèrey reçoit les délégués bulgares, qui acceptent toutes les conditions posées par les Alliés à la conclusion de l'armistice. Les hostilités sont suspendues.

9 OCTOBRE. — Les Canadiens de la 1^{re} armée anglaise s'emparent de Cambrai.

10 OCTOBRE. — Prise du Cateau par les Anglais.

12 OCTOBRE. — Les troupes de la 4^e armée française entrent à Vouziers, tandis que la 5^e armée rejette l'ennemi vers Château-Porcien et Rethel.

13 OCTOBRE. — Aux premières heures, nous prenons La Fère, et, au cours de la matinée, les avant-gardes de la 10^e armée entrent dans Laon. Les troupes britanniques s'emparent d'Esquechin, faubourg de Douai.

14 ET 15 OCTOBRE. — Les armées belge, française et anglaise reprennent leur marche en avant. Roulers est délivré, ainsi que Menin et Werwicq.

17 OCTOBRE. — L'ennemi évacue Lille et Douai, qu'occupe l'armée anglaise. Ostende est occupée par l'infanterie belge.

18 OCTOBRE. — La 2^e armée britannique occupe Tourcoing, Roubaix, et Bruges est enlevée par l'armée belge.

25 ET 26 OCTOBRE. — En Italie, une offensive alliée se déclenche sur le front de la Piave. La bataille, soutenue par des forces habilement combinées, se déroule avec une victorieuse rapidité, sous les ordres du général Diaz. L'Autriche demande l'armistice. L'armée de Mésopotamie, sous le commandement du général Marshall, atteint Kerkouk, sur la route de Mossoul.

28 OCTOBRE. — La Turquie demande l'armistice, qui est signé le 30 octobre.

1^{er} NOVEMBRE. — Les Franco-Américains s'emparent de la ville d'Audenarde et de 19 villages.

2 NOVEMBRE. — Les troupes canadiennes, commandées par le général Currie, s'emparent de Valenciennes.

3 NOVEMBRE. — Les troupes italiennes ont occupé Trente, Trieste, Udine.

4 NOVEMBRE. — L'Autriche a accepté l'armistice.

5 NOVEMBRE. — Les Américains enlèvent Beaumont et Dun-sur-Meuse.



LES CHEFS QUI ONT MENÉ L'ATTAQUE DES ARMÉES ALLIÉES SUR TOUS LES FRONTS

Dans le tableau ci-dessus, nous établissons le bilan, à ce jour, de la grande bataille de la Libération. Voici les artisans de la victoire. En haut, de gauche à droite : Albert I^{er}, les généraux Fayolle, Pétain, les maréchaux Foch, sir Douglas Haig ; les généraux de Castelnau, Pershing. En bas, de gauche à droite : les généraux Diaz, Dangleis ; le prince

Alexandre de Serbie ; les généraux Franchet d'Espèrey, Michitch, Allenby, Marshall. A gauche, de haut en bas : les généraux Maistre, Degoutte, Debeney, Humbert, Mangin, Berthelot, Guillaumat, Gouraud, Gérard. A droite, de haut en bas : les généraux Liggett, Bullard, Plumer, Birdwood, Horne, Byng, Rawlinson, Hirschauer, de Boissoudy,

VERS L'ARMISTICE LE PRÉSIDENT WILSON RÉPOND A L'ALLEMAGNE

Le maréchal Foch est autorisé par les États-Unis et les puissances alliées à recevoir les représentants du gouvernement allemand.

BALE, 6 novembre. — On mande de Berlin (officiel) : La délégation allemande chargée de conclure un armistice et d'entamer des négociations de paix est partie de Berlin aujourd'hui après-midi pour le front occidental.

LE TEXTE DE LA NOTE

WASHINGTON, 6 novembre.

Le secrétaire d'Etat a adressé à M. Sulzer, ministre suisse à Washington et représentant des intérêts allemands, la note suivante, en date du 5 novembre :

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous prier de transmettre la communication suivante au gouvernement allemand.

Dans ma note du 23 octobre 1918, je vous informais que le président avait transmis sa correspondance avec les autorités allemandes aux gouvernements avec lesquels le gouvernement des États-Unis est associé comme belligérant, et que le président avait joint à cette communication la suggestion que si ces gouvernements étaient disposés à conclure la paix, suivant les conditions et les principes indiqués, leurs conseillers militaires et les conseillers militaires des États-Unis devraient être invités à soumettre aux gouvernements associés contre l'Allemagne les conditions nécessaires d'un armistice capable de protéger complètement les intérêts des peuples engagés et qui assurerait aux gouvernements associés le pouvoir sans restriction de sauvegarder et de faire exécuter les détails de la paix que le gouvernement allemand accepte, pourvu qu'ils estimassent un tel armistice possible au point de vue militaire.

Le président est maintenant en possession d'un mémorandum d'observations à lui adressé par les gouvernements alliés au sujet de cette correspondance, et dont voici le texte :

« Les gouvernements alliés ont examiné avec soin la correspondance échangée entre le président des États-Unis et le gouvernement allemand. Sous réserve des observations qui suivent, ils se déclarent disposés à conclure la paix avec le gouvernement allemand aux conditions posées dans l'adresse du président du Congrès le 8 janvier 1918, et selon les principes énoncés dans ses déclarations ultérieures.

« Ils doivent toutefois faire remarquer que l'article 2, relatif à ce que l'on appelle couramment la liberté des mers, se prête à diverses interprétations, dont certaines sont telles qu'ils ne pourraient pas les accepter. Ils doivent, en conséquence, se réserver une liberté d'action entière sur cette question, quand ils viendront siéger à la conférence de la paix.

« D'autre part, quand il a formulé les conditions de paix dans son adresse au Congrès du 8 janvier dernier, le président a déclaré que les territoires envahis doivent être non seulement évacués et libérés, mais restaurés. Les Alliés pensent qu'il ne faudrait laisser subsister aucun doute sur ce qu'implique cette stipulation. Ils comprennent par là que l'Allemagne devra compenser tous les dommages subis par les populations civiles des nations alliées et par leurs propriétés, du fait des forces armées de l'Allemagne, soit sur terre, soit sur mer, soit en conséquence d'opérations aériennes.

JE SUIS CHARGÉ PAR LE PRÉSIDENT DE DIRE QU'IL EST EN ACCORD AVEC L'INTERPRÉTATION ÉNONCÉE DANS LE DERNIER PARAGRAPHE DU MÉMORANDUM CITE CI-DESSUS.

JE SUIS AUSSI CHARGÉ PAR LE PRÉSIDENT DE VOUS DEMANDER DE NOTIFIER AU GOUVERNEMENT ALLEMAND QUE LE MARÉCHAL FOCH A ÉTÉ AUTORISÉ PAR LE GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS ET LES GOUVERNEMENTS ALLIÉS À RECEVOIR LES REPRÉSENTANTS DUMENT ACCRÉDITÉS DU GOUVERNEMENT ALLEMAND ET À LEUR COMMUNIQUER LES CONDITIONS D'UN ARMISTICE.

Agréez, monsieur, les assurances renouvelées de ma plus haute considération.

ROBERT LANSING.

Le président Wilson a fait savoir au gouvernement allemand qu'il n'avait qu'à s'adresser au maréchal Foch pour connaître les conditions de l'armistice demandé par l'Allemagne dans sa note du 5 octobre. C'est donc au haut commandement des armées alliées que l'Allemagne devra envoyer un parlementaire, selon les règles militaires qui ont été de tout temps en

Ces deux précautions étaient nécessaires. Maintenant qu'elles sont prises, il n'y a plus qu'à attendre les parlementaires allemands.

Le choix en est déjà fait. Le premier n'est pas un inconnu en France. C'est le général de Winterfeld, ancien attaché militaire en France, qui avait eu un grave accident en 1913, à Grisolles, en assistant à nos grandes manœuvres. Il avait été admirablement soigné à Montauban, et même décoré de la Légion d'honneur à cette occasion, ce qui ne l'empêcha pas, ayant été transféré en Espagne au début de la guerre, d'y faire de l'espionnage à nos dépens.

Le deuxième de ces parlementaires serait l'amiral von Hintze. L'ancien ministre des Affaires étrangères, l'homme des pangermanistes, venant demander à notre grand quartier général les conditions de l'armistice que posera le maréchal Foch, quel retour des choses ! C'est un des symboles de notre victoire. — J. B.

Les parlementaires

AMSTERDAM, 6 novembre. — Un télégramme de Berlin à la Gazette de Francfort annonce qu'une commission a été nommée en vue de l'armistice.

Elle se composera du général von Grudell, délégué militaire à la Conférence de la paix de La Haye ; du général von Winterfeld, ex-attaché militaire à Paris ; de l'amiral Meurer et de l'amiral von Hintze.

M. Wilson assisterait à la Conférence de la paix

LONDRES, 6 novembre. — Le correspondant du Daily-Mail à New-York mande que, d'après l'Evening Sun, le président Wilson pense à assister à la Conférence de la paix. Cette nouvelle paraît confirmée par diverses informations venues d'outre-Atlantique.

Manifestations en Bavière et en Saxe

LONDRES, 6 novembre. — Selon une information d'Amsterdam, la plus grande inquiétude règne à Munich. Les forces dont la Bavière peut disposer ont été envoyées pour défendre la frontière contre les troupes autrichiennes licenciées.

L'effervescence s'accroît de jour en jour parmi le peuple. L'agitation parmi les socialistes pour une paix séparée et une sécession d'avec la Prusse ne cesse de croître, et, si une attaque contre la frontière bavaroise devenait imminente, la crise qui s'est déjà développée concernant un gouvernement parlementaire pourrait rapidement prendre une tournure nouvelle.

Des symptômes analogues sont perceptibles aussi en Saxe, où le roi a été sifflé en public hier comme il traversait Dresde en voiture. La foule a crié : « A bas la royauté ! Vive la République saxonne ! »

LA PAIX QU'IL NOUS FAUT

« Il importe de rappeler de façon convaincante à l'Allemagne qu'elle n'est pas la seule nation au monde », déclare lord Northcliffe.

Au cours d'une interview publiée par l'Evening Standard, de Londres, lord Milner, ministre de la Guerre, exprima l'opinion que « le moment était favorable à la conclusion d'une paix juste, des symptômes nombreux révélant la volonté de démocratisation chez le peuple allemand, favorisant ainsi le dessein des Alliés d'en finir avec le militarisme prussien ».

Je suis allé demander à lord Northcliffe, ministre de la Propagande, son opinion au sujet des paroles prononcées par lord Milner, paroles à propos desquelles il avait émis la veille quelques réserves au cours d'un discours.

Le ministre me parla tout d'abord seul ; puis, attachant évidemment une portée particulière à ses réponses, il fit venir son secrétaire et les lui dicta. Le texte,



LORD NORTHCLIFFE

révisé, me fut porté une heure plus tard, et c'est d'après ce texte que je reproduis, en premier lieu, le passage relatif à l'incident Milner :

L'opinion de lord Milner n'a pas causé une extrême émotion dans ce pays, car, sous tous les régimes, les membres des gouvernements britanniques ont parlé avec une liberté qui, pour ceux qui ne sont pas au courant des coutumes anglaises, semble parfois déconcertante.

« Je vais d'ailleurs tâcher de vous ménager une entrevue avec lord Milner. »

Sur mon acquiescement, il prit le récepteur, et téléphona au domicile du ministre de la Guerre. Il lui fut répondu que le ministre se trouvait à cette heure chez M. Lloyd George. Il téléphona donc au domicile du Premier anglais et dicta aussitôt après une lettre d'introduction me recommandant à lord Milner. Ayant ensuite rapidement noté mes autres questions et promis de m'envoyer ses réponses écrites, il se leva, me souhaita bonne chance, et son automobile me conduisit au domicile, bien connu des Londoniens, de Lloyd George. Un instant après, j'étais en présence de lord Milner.

Dès l'abord, mon éminent interlocuteur me parla avec une entière franchise ; malheureusement, il m'est interdit de rapporter publiquement les termes de notre conversation.

« J'ai tenu, me dit lord Milner, à rassurer le représentant de deux importants journaux français, mais non à alimenter à nouveau, même par une mise au point, la polémique soulevée autour d'un incident, fortement exagéré d'ailleurs. »

Il me permit cependant de faire part à nos lecteurs de l'impression entièrement rassurante que j'ai rapportée de cet entretien, et de constater que l'interview publiée par l'Evening Standard ne répond point à la pensée de lord Milner, telle que je la lui ai entendue exposer.

Voici maintenant les réponses écrites de lord Northcliffe à mes différentes questions :

« Mon opinion d'aujourd'hui est exactement celle que j'ai formulée en octobre 1908 : il importe de rappeler de façon convaincante à l'Allemagne qu'elle n'est pas la seule nation au monde. Il y a lieu de lui rappeler, par la présence de soldats alliés sur son sol même, au point qu'elle ne soit jamais tentée de renouveler son entreprise folle et criminelle. Avec les 250.000 Américains qui arrivent en France chaque mois, je pense que pour réduire l'Allemagne à son état antérieur — celui d'une agglomération d'États distincts — il ne nous faudra pas autant de temps qu'on pourrait le croire, car nous savons, d'autre part, que les dissensions entre le Nord et le Sud de l'Allemagne sont aujourd'hui intenses.

« Vous me rappelez aimablement quelques déclarations que j'ai faites dans un discours récent, au sujet de la diplomatie interalliée. Eh bien, le colonel House doit arriver à Paris, s'il n'y est déjà, et j'ai autant de confiance en sa diplomatie qu'en les qualités de commandement du général Foch.

« Il existe une absolue unité de vues entre M. Clemenceau et M. Lloyd George, et les Allemands ne pourront jamais diviser les Alliés.

« Le prince Max de Bade et sa collection de pantins ne sauraient tromper personne. Derrière eux, se trouve le kaiser, dont la famille, à son tour, tire les ficelles qui animent toutes ces marionnettes. »

Enfin, j'avais soumis spécialement au ministre de la Propagande une dépêche déjà ancienne de Montréal au Times, où il était dit que l'opinion publique canadienne était émue par la propagande incendiaire des bolcheviks russes parmi les ouvriers du pays et par les troubles qu'ils y causent.

A cela, lord Northcliffe répond :

« Je ne puis pas un instant que le bolchevisme puisse avoir quelque effet sur les fermiers à l'esprit pondéré de la province de Québec, dont la plupart sont d'origine bretonne, ou sur les Écossais, également réfléchis, qui forment la plus grande partie de la population du reste du Canada. Ce n'est certes pas un terrain propice pour des plantes de cette espèce.

E. HALPERINE-KAMINSKY.

VERS LA LIBÉRATION L'ENNEMI EN RETRAITE EST PARTOUT HARCELÉ

De la Sambre à la Meuse, nos troupes avancent. La ville de Rethel tombe entre nos mains. Les Britanniques prennent Aulnoye.

Les troupes canadiennes, continuant leurs progrès à l'est de l'Escaut, s'emparent de Baizieux et de Quievrechain.

Communiqué français, 6 novembre (14 heures). — Le contact a été maintenu pendant la nuit avec les arrière-gardes de l'ennemi, qui, sur l'ensemble du front, continue à battre en retraite. De bonne heure, ce matin, la progression de nos troupes a repris.

A l'est du canal de la Sambre, nous avons occupé Barzy.

Au nord de Marle, nous avons dépassé Marfontaine et Vohardes. Les troupes italiennes combattant avec les nôtres ont enlevé Le Thuel et atteint le ruisseau Le Hurlant, au sud-est de Montcornet.

A l'ouest de Rethel, nous avons occupé Barby, sur la rive nord de l'Aisne.

Entre Rethel et Attigny, nos détachements ont franchi l'Aisne en plusieurs points.

Plus à droite, nous avons atteint les lisières de Lametz et poussé jusqu'aux abords de La Cassine, au nord-est du Chesne.

Communiqué français, 6 novembre (23 heures). — Nos troupes infatigables ont continué à poursuivre l'ennemi pendant toute la journée. Sur le large front compris entre la Sambre et la Meuse, nos armées, brisant les résistances locales, ont réalisé une avance importante qui dépasse 10 kilom. en certains points et libéré de nombreuses localités avec leur population civile. L'ennemi, harcelé par nos avant-gardes, a été contraint d'abandonner, au cours de sa retraite précipitée, des canons et un matériel considérable, impossible à dénombrer. Partout, des prisonniers sont restés entre nos mains.

A l'est de la Sambre, nous avons atteint les lisières est des forêts de Nouvion et de Regnaval. Plus au sud, nous avons pris Fontaine-les-Vervins et la ville de Vervins, au nord de laquelle progressent nos éléments avancés.

Au delà de la Serre, nous tenons Hary et La Corrière. Plus à l'est, après avoir enlevé Montcornet, nous avons poussé nos lignes au delà de Le Hocquet, Renneval et Dolignon. Le corps italien, opérant en liaison étroite avec nos troupes, a franchi, de vive force, le Hurlant et conquis, malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi, Rozoy-sur-Serre.

Sur le front au nord de l'Aisne, nos troupes sont à plus de douze kilomètres au nord de Château-Porcien sur la ligne générale La Hardey-Lisère sud de Chaumont-Porcien-Domely-Begny-Herpinny et la voie ferrée de Rethel à Liard. La ville de Rethel est tombée en notre pouvoir. Poussant plus au nord avec un entrain admirable, nos troupes ont atteint, vers 16 heures, le village de Dyonne, à six kilomètres au nord de Rethel. Dans cette région, nos cavaliers ont chargé et pris une batterie de 77 et une batterie de 105, faisant prisonniers trois officiers, des canonnières et capturant des atteleages.

Vers la droite, nous progressons sur la ligne générale Vauzelles, Auboncourt-Vauzelles, Sorcy-Bantheimont, Ecordal, à six kilomètres au nord d'Attigny, Guincourt, Jonval, Chagny-les-Omont.

Dans la région à l'ouest de la Bar, après avoir conquis Vendresse et le pays boisé au nord, nous avons porté nos lignes jusqu'à Omicourt, qui est à nous.

Communiqué britannique, 6 novembre (13 heures). — Au nord de la Sambre, nos éléments avancés ont poussé en avant au delà de la forêt de Mormal et ont atteint la route principale Avesnes-Bavai. Nous avons aussi fait des progrès à l'ouest de Bavai et en d'autres secteurs du front de bataille. Nous avons encore fait un certain nombre de prisonniers au sud-est de Bavai.

Communiqué britannique, 6 novembre (22 heures). — Durant la journée, nous avons progressé sur tout le front de bataille, malgré une pluie violente et continue. De vifs combats ont eu lieu en divers points contre les arrière-gardes allemandes ; nous avons fait quelques centaines de prisonniers.

A notre droite, nos troupes, en progressant, se sont emparées de Carignies et de Marbaix. Au centre, chassant l'ennemi de ses positions de défense hâtivement établies sur la rive est de la Sambre, nous avons traversé la rivière près de Berlaumont et nous avons pris Leval et Aulnoye, en y faisant des prisonniers.

L'important embranchement d'Aulnoye est en notre possession.

L'Emprunt de la Défense Nationale

QUAND FAUT-IL SOUSCRIRE ?

Tout de suite !

A quoi bon attendre l'encombrement des derniers jours et le risque de quelque empêchement ? Par-dessus tout, dégageons-nous de cet esprit de temporisation et d'indécision, si funeste individuellement et socialement. L'un garde une réserve pour quelque événement chimérique ; il n'en a rien fait au cours des plus sombres. L'autre attend toujours quelque meilleure occasion ; il s'apercevra bientôt qu'il a lâché la proie pour l'ombre. Car, selon toute vraisemblance, le prix de souscription des emprunts émis après guerre sera relevé ; c'est-à-dire que l'intérêt sur l'argent prêté sera moins élevé, et jamais ne se présenteront des conditions aussi favorables que celles qui sont aujourd'hui offertes par l'Etat.

Plus au nord, nous avons traversé la route d'Avesnes à Bavai, à l'est de la forêt de Mormal, et atteint le chemin de fer au sud et à l'ouest de Bavai, où de vifs combats sont en cours, aux abords immédiats de la ville.

Nous avons nettoyé la rive ouest de l'Aulnoye vers le nord, jusqu'à Ange, où l'on se battit durement durant toute la journée. Dans cette localité, l'ennemi s'est opposé à notre avance avec opiniâtreté, et a lancé deux contre-attaques, d'ailleurs vaines.

Sur la gauche, les troupes canadiennes ont continué leurs progrès à l'est de l'Escaut en s'emparant de Baizieux et de Quievrechain.

Communiqué américain, 6 novembre (14 heures). — Entre la Bar et la Meuse, la 1^{re} armée américaine a poursuivi son avance en direction du Nord, malgré une forte résistance.

Nos troupes sont dans le bois du Fond-de-Limon, d'où la ligne s'étend par Flaba, Maissoncelle et Chémery.

Sur la ligne de la Meuse, que nous tenons maintenant depuis le bois de l'Hospice inclus jusqu'à Sesse, sur les hauteurs à l'est de Milly, puis, de là, jusqu'à Dun-sur-Meuse, il y a eu une dure lutte d'artillerie et de mitrailleuses pendant la nuit.

Des unités franco-américaines, opérant dans un terrain difficile à l'est de la Meuse, contre des positions tenues depuis longtemps par l'ennemi sur le front Sivry-Bois de la Grande Montagne, livrent de durs combats.

Au cours d'heureux engagements aériens, hier après-midi, trois nouveaux avions ennemis ont été descendus. Tous nos appareils sont rentrés.

Les Français progressent dans la région d'Orsova

COMMUNIQUÉ DE L'ARMÉE D'ORIENT (5 novembre). — Les forces françaises ont occupé la boucle du Danube dans la région d'Orsova.

Un important matériel de guerre allemand a été capturé dans la région de Semendria.

La désorganisation continue en Hongrie ; les prisonniers serbes rentrent en grand nombre dans leur pays, aidés par la population hongroise.

MISS MARGARET WILSON S'EST ENROLÉE DANS L'Y.M.C.A.

La fille du président Wilson, venant des États-Unis par Bordeaux, était hier matin à Paris. Nous avons pu la saluer au moment où elle se disposait à monter dans l'automobile militaire qui l'emmenait sur le front américain.

Vêtue du sobre uniforme de l'Y. M. C. A., miss Margaret Wilson se présente avec une jeune et crâne autorité pleine de naturelle distinction.

Je viens servir, nous dit-elle, dans les rangs de l'Y. M. C. A. J'ai chanté dans les camps américains, et je pense contribuer à donner à nos vaillants soldats quelques minutes de saine distraction. Vous savez combien ils sont sensibles à la musique. L'art lyrique entre déjà pour une grande part dans les matinées et les soirées qui sont organisées pour eux. Les œuvres de mon répertoire ne sont pas seulement empruntées au folklore de notre pays, mais à celui de la France héroïque et sentimentale. Il y a tant d'esprit et de pensée dans vos vieilles chansons, et elles ont un tel succès chez nous que je leur ai fait la belle place qu'elles méritent.

Un ténor et une pianiste réputés, M. et Mme Ross David, accompagnent la cantatrice bénévole dans sa tournée générale. A bord du Rochambeau, qui l'amène en France, miss Wilson souleva l'enthousiasme général en participant à une fête au cours de laquelle elle chanta la Marseillaise. Un jeune officier du service de la défense antiaérienne s'écrit alors : « Je propose que l'Amérique ait dorénavant son bataillon de Marguerite (The Margaret Battalion). C'est un hommage que nous devons à la fille de notre illustre et bien-aimé président. » — R. V.



MISS WILSON

SITUATIONS D'AVENIR

Les jeunes gens, jeunes filles et adultes qui se destinent aux affaires s'y feront rapidement de belles situations s'ils ont des notions pratiques de Commerce, Comptabilité, Sténographie, Anglais, etc. Ils les acquerront à bref délai et à peu de frais à l'ECOLE PIGIER, fondée en 1850 : la seule possédant des méthodes pratiques et qui ait obtenu 7 grands prix et 39 médailles d'or ; la plus importante : 35 établissements province et étranger. Leçons individuelles (explications personnelles) sur place et par correspondance.

Placement gratuit des Elèves. ECOLES PIGIER : Boulevard Poissonnière, 19. Rue de Rivoli, 53. Rue Saint-Denis, 5. Rue de Rennes, 147, et rue de Turenne, 23, Paris.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE PLUMEAU

PAR

HORACE VAN OFFEL

Je connais bien cette bonne ville de Lille, enfin délivrée du joug des Allemands. J'y ai passé des heures charmantes. Il y a dix ans, je m'y trouvais sans un sou, à la recherche d'une position sociale. Tous les matins, j'épluchais la rubrique des offres d'emplois de l'*Echo du Nord*. Je n'y découvrais rien à ma convenance. En ce temps, on ne désirait que des filateurs, des mécaniciens et des chaudronniers. Personne ne voulait d'un poète. Pourtant, une fois, pendant la foire de Lille, les beaux-arts furent mentionnés dans la liste des places vacantes. On demandait un clown sachant soigner les chevaux et un peu au tourant de la lessive... Cette annonce me donna l'idée d'aller voir s'il n'y avait rien à faire pour moi dans le monde des banquistes.

La foire de Lille n'est pas une foire ordinaire. Elle se tient sur l'Esplanade jusqu'au pied des vertes bastions de la citadelle. Les baraques couvrent un bon quart de lieue. C'est la réunion de tous les phénomènes, les chiens savants, les cartomanciens et les théâtres ambulants de la Manche, du Pas-de-Calais, de l'Artois, des Flandres et du pays de Mons. On y voit encore de ces tréteaux aériens sur lesquels jouent Pierrot, Cassandre, Arlequin et Zerbine, des danseurs de corde, des filles en jupe de gaze et pantalons à la turque courant sur des échasses, des prestidigitateurs dentistes et d'authentiques descendants de Debureau, de Bobèche et de Galimard. Puis les fritures hollandaises, les confiseries, les tirs, les manèges, les vertigineuses montagnes russes! Les cabarets du voisinage ne désemplissent point. Les buveurs de bière s'y groupent autour des canettes d'éclair, des pyrophores de cuivre où le fumeur avisé plonge sa pipe de terre boursée de tabac de contrebande. En somme, cela ressemble à une vaste kermesse flamande, une kermesse à la Téniers, mais composée, corrigée, enjolivée par le pinceau élégant et magique du divin Watteau.

Dans un tel monde, les emplois ne manquent pas. Mais il faut des qualités rares à ceux qui les briguent. Ainsi, le monsieur qui distribue les prospectus à la porte du Grand Musée d'Anatomie doit posséder un front pensif, une barbe en pointe, et avoir l'air d'un étudiant en médecine qui a eu des malheurs. Par contre, pour la parade devant Paris-Nocturne, il est indispensable de représenter exactement ce que les bourgeois appellent un pâle vovou. Quant à l'Homme sauvage, chacun sait qu'il ne doit pas avoir peur de manger des clous, du verre, du feu, des lapins vivants et autres choses répugnantes.

Néanmoins, à force de chercher, je finis par découvrir un bazar où il manquait un vendeur. Je me présentai au patron, un petit homme rond, rond comme un crabe, avec des yeux fixes, sillonnés dans une large face couleur de homard cuit. Et il était coiffé d'un bonnet grec et me parut disposé à l'apoplexie.

— Monsieur, lui dis-je, j'ai appris que vous avez besoin d'un vendeur. J'ai l'honneur de vous offrir mes services...

— Où avez-vous travaillé? me demanda-t-il.

— A Bruxelles, répondis-je, non sans effronterie. Au grand bazar A l'Instar de Paris.

— Parfait. Prenez un plumeau et mettez-vous là. Vous aurez six francs par jour.

Aucune joie n'inonda mon âme. Six francs... c'était le pain assuré. Mais dès que je me vis capif dans cette longue boîte de sapin, une noire tristesse me saisit. Quoi! j'allais passer des heures et des heures à l'attache, derrière ces étalages encombrés de poupées, de balles élastiques, de bagues à tabac, de porte-monnaie, de tambours et de trompettes, tandis que de l'autre côté coulait le flot joyeux de la foule en fête? Je me mis à déplorer amèrement la perte de ma liberté.

Mais pendant que je rêvais de la sorte, le petit homme me surveillait. A chaque minute, il me criait :

— Allons, monsieur! Allons! Je ne vous entends pas... Est-ce ainsi qu'on faisait le boniment à l'Instar de Paris?

Une femme s'arrêta et me demanda le prix d'un mouchoir de soie.

— Je ne sais pas, fis-je. Dix sous peut-être.

Le patron bondit sur sa chaise :

— Dix sous! s'exclama-t-il. Dix sous! Un mouchoir en pure soie de Lyon!

Il s'avança vers moi, la tête basse, les yeux dilatés :

— Dix sous!... Et vous osez prétendre que vous avez travaillé dans un bazar?

— Oui, monsieur.

— Oui? Eh bien, alors, donnez un coup de plumeau, monsieur.

Présomptueux comme la plupart des jeunes gens, je ne vis pas le piège. Du bout de l'instrument, je caressai les bibelots accrochés autour de moi. Un ricanement sinistre sortit de la gorge du petit homme. Il devint rouge, pourpre, violet. Il porta la main à son faux col. Il chancela. Je crus l'avoir tué. Mais il retrouva miraculeusement son aplomb, son haleine et sa voix pour hurler :

— Un coup de plumeau! Il appelle ça un coup de plumeau!

Il m'arracha l'objet, et, devant mes yeux ébahis, le mania avec une adresse suprême, inouïe. Ce n'était plus un plumeau. C'était un papillon volant de fleur en fleur, de polichinelle en tabatière, un oiseau vibrant, rasant de son aile légère le visage ahuri des poupées. Le petit homme s'arrêta et me regarda, superbe, éblouissant, majestueux :

— Voilà, monsieur, comment on donne un coup de plumeau!...

Je m'inclinai. Je venais de comprendre que j'avais affaire à un Michel-Ange, un Napoléon dans sa partie. Il faut une vie humaine pour arriver à donner un coup de plumeau comme il doit être donné. Mais, comme j'avais l'air de rire, le patron du bazar fut impitoyable. Il me chassa honteusement de sa présence.

HORACE VAN OFFEL.

DERNIÈRE HEURE

L'OPINION ALLEMANDE EST ATTERRÉE

Elle craint les conséquences militaires et diplomatiques de la capitulation autrichienne.

AMSTERDAM, 6 novembre. — La presse allemande tout entière se récrie au sujet des conditions de l'armistice avec l'Autriche.

« Ces conditions sont plus dures que celles de la paix de Tilsit », dit le baron von Arden, dans le *Tageblatt*. Le même critique militaire, dans les *Düsseldorfer Nachrichten*, écrit :

« Après avoir rendu l'Autriche incapable de toute résistance militaire, les Alliés veulent encore se servir de son territoire contre nos frontières sud, ceci avec l'aide certaine des Tchéco-Slovaques et des Hongrois.

La *Vossische Zeitung* insiste sur les mesures militaires prises par le gouvernement impérial pour assurer la défense de la frontière bavaroise, et affirme qu'elles sont suffisantes. « Le président du Conseil bavarois von Dandl, qui vient d'arriver à Berlin pour conférer avec les autorités militaires prussiennes à ce sujet, doit repartir demain pour Munich, complètement rassuré. » Ce journal conclut :

« L'ennemi est à nos portes. Seule, l'unité complète, au moment des négociations de la paix, peut encore nous sauver. »

La guerre aérienne

(OFFICIEL FRANÇAIS). — Les conditions atmosphériques défavorables ont gêné le travail de l'aviation. Malgré les nuages bas et la pluie, nos avions, volant parfois à 50 mètres, ont suivi la progression de notre infanterie dans les régions de Château-Porcien et de Le Chesne, surveillant les mouvements ennemis sur routes et voies ferrées et mitraillant des convois de voitures, des colonnes d'infanterie et des batteries d'artillerie.

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Pendant la journée du 5 novembre, malgré les nuages bas et la pluie continue, nos appareils, volant à une hauteur d'environ 300 mètres, ont coopéré efficacement à la progression de notre infanterie.

Sur le front belge

COMMUNIQUÉ BELGE, 6 novembre. — Sur le front belge, la situation est inchangée. Activité de l'artillerie ennemie sur nos communications et tirs de mitrailleuses sur nos avancées.

M. Pascal Ceccaldi meurt de la grippe

Hier on apprenait à la Chambre la mort de M. Pascal Ceccaldi, député de l'Aisne, enlevé en quelques jours par la grippe.

M. Pascal Ceccaldi s'était marié la semaine dernière. Il avait épousé Mlle Girard, fille de l'industriel.

On se souvient de son attachement à M. Joseph Caillaux, dont il devait être, avec M. Demange, l'avocat d'avant la Haute Cour.

En prononçant son éloge, M. Deschanel a dit, rappelant son origine corse, qu'il portait en toute sa personne, en toute sa nature, les traits essentiels de sa race : le goût de la lutte, la bravoure, la fidélité.

M. Pascal Ceccaldi a pu, a-t-il dit, au cours de son existence courte et orageuse, se faire des ennemis, provoquer, mériter même des colères ; personne ne me contredira si j'affirme que, par sa générosité et son courage, il était digne de tous les respects, et qu'il emporta nos regrets unanimes.

Ancien sous-préfet de Vervins, M. Pascal Ceccaldi avait été élu député aux élections législatives de 1906. Il était âgé de quarante-deux ans.

On se souvient de son attachement à M. Joseph Caillaux, dont il devait être, avec M. Demange, l'avocat d'avant la Haute Cour.

En prononçant son éloge, M. Deschanel a dit, rappelant son origine corse, qu'il portait en toute sa personne, en toute sa nature, les traits essentiels de sa race : le goût de la lutte, la bravoure, la fidélité.

M. Pascal Ceccaldi a pu, a-t-il dit, au cours de son existence courte et orageuse, se faire des ennemis, provoquer, mériter même des colères ; personne ne me contredira si j'affirme que, par sa générosité et son courage, il était digne de tous les respects, et qu'il emporta nos regrets unanimes.

Ancien sous-préfet de Vervins, M. Pascal Ceccaldi avait été élu député aux élections législatives de 1906. Il était âgé de quarante-deux ans.

On se souvient de son attachement à M. Joseph Caillaux, dont il devait être, avec M. Demange, l'avocat d'avant la Haute Cour.

En prononçant son éloge, M. Deschanel a dit, rappelant son origine corse, qu'il portait en toute sa personne, en toute sa nature, les traits essentiels de sa race : le goût de la lutte, la bravoure, la fidélité.

M. Pascal Ceccaldi a pu, a-t-il dit, au cours de son existence courte et orageuse, se faire des ennemis, provoquer, mériter même des colères ; personne ne me contredira si j'affirme que, par sa générosité et son courage, il était digne de tous les respects, et qu'il emporta nos regrets unanimes.

Ancien sous-préfet de Vervins, M. Pascal Ceccaldi avait été élu député aux élections législatives de 1906. Il était âgé de quarante-deux ans.

On se souvient de son attachement à M. Joseph Caillaux, dont il devait être, avec M. Demange, l'avocat d'avant la Haute Cour.

En prononçant son éloge, M. Deschanel a dit, rappelant son origine corse, qu'il portait en toute sa personne, en toute sa nature, les traits essentiels de sa race : le goût de la lutte, la bravoure, la fidélité.

M. Pascal Ceccaldi a pu, a-t-il dit, au cours de son existence courte et orageuse, se faire des ennemis, provoquer, mériter même des colères ; personne ne me contredira si j'affirme que, par sa générosité et son courage, il était digne de tous les respects, et qu'il emporta nos regrets unanimes.

LES AMÉRICAINS PROGRESSENT SUR LES RIVES DE LA MEUSE

A l'est, nos alliés ont avancé de plus de 4 kilomètres; à l'ouest, ils sont arrivés aux abords de Mouzon

COMMUNIQUÉ AMÉRICAIN, 6 novembre (23 heures). — La 1^{re} armée américaine a réalisé des gains importants sur les deux rives de la Meuse.

A l'est de la Meuse, nos troupes ont progressé sur une profondeur de plus de quatre kilomètres. Ni l'extrême difficulté d'offrir le terrain, ni l'arrivée de deux divisions faibles hâtivement amenées par l'ennemi n'ont pu retarder notre avance. Sur la côte Saint-Germain, toutefois, l'ennemi a défendu ses positions avec une obstination toute particulière, et nous n'avons pu les conquérir que par un violent combat. Près de Murvaux, nous nous sommes emparés de la cote 284 et de Fontaine. Le combat continue, l'ennemi fait des efforts désespérés pour maintenir ses dernières positions sur les hauteurs de la Meuse, qu'il tient depuis 1914.

A l'ouest de la Meuse, l'adversaire, de nouveau, n'a pu réussir à retarder notre rapide avance. Sur la rive, nous avons conquis Ville-Monty et Mont-de-Brunne, et nous avons atteint les abords ouest de Mouzon. Plus à l'ouest, notre ligne passe par Autrecourt et la ferme de Beaumesnil, jusqu'à Conage. Nous nous sommes emparés de Bulson, Haraucourt et de l'importante position de Raucourt.

Depuis le 1^{er} novembre, début de notre attaque, 22 divisions ennemies ont été identifiées sur notre front entre la Meuse et l'Argonne.

Nos avions de chasse ont lancé une tonne d'explosifs sur d'importants croisements de routes que l'ennemi utilisait pour sa retraite. Sept avions ennemis ont été abattus durant la journée. Deux des nôtres ne sont pas rentrés.

Le général Pershing exalte la fraternité franco-américaine

FRONT AMÉRICAIN, 6 novembre. — Le général Pershing, commandant en chef des forces américaines en France, a fait aux correspondants de guerre français accredités auprès de ses armées l'honneur de les recevoir ce matin.

« Je suis heureux, a-t-il dit, de vous recevoir et de remercier la presse française des hommages qu'elle a rendus à l'armée américaine. Lorsque nos soldats sont venus en France, ils n'ignoraient point les sacrifices de votre pays et l'opiniâtère héroïsme de vos combattants. Leur vaillance s'offrait à eux comme un exemple, et ils les considéraient comme des frères aînés engagés dans la grande bataille pour la liberté.

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

« Nous sommes fiers, nous autres Américains, d'avoir dans la grande armée interalliée donné notre concours sans restriction, et de porter quotidiennement de rudes coups à l'ennemi. Nous sommes remplis d'espérance quant à l'issue des opérations. Sous notre pression nous sentons faiblir l'Allemand qui ne peut empêcher la méthodique exécution de nos plans. Les excellentes journées que nous venons de vivre en sont la preuve. Elles ne manquent certainement pas de hâter le dénouement. »

L'ALLEMAGNE A ROMPU AVEC LES SOVIETS

Le gouvernement de Berlin a prié le gouvernement bolchevik de rappeler ses représentants.

BALE, 6 novembre. — On mande de Berlin :

OFFICIEL. — Le gouvernement allemand a demandé des garanties au gouvernement russe pour que désormais aucune espèce d'agitation révolutionnaire ou propagande contre les institutions de l'Etat ne soit tolérée en Allemagne de la part des représentants diplomatiques russes et pour que les auteurs de l'assassinat du comte Mirbach, non encore punis, reçoivent un châtiment mérité.

Le gouvernement russe a été prié, en attendant la réalisation de ces exigences, de rappeler tous ses représentants diplomatiques en Allemagne. Tous les représentants officiels allemands en Russie ont été également rappelés.

Cette décision du gouvernement allemand a été prise à la suite de la découverte, en gare de Friedrichstrasse, d'une caisse faisant partie du courrier russe, et contenant des manifestes à l'adresse de la population allemande, invitant les travailleurs et soldats à la révolte.

L'un de ces manifestes émanait du groupe Spartacus, et constituait un appel immédiat à la révolution ; un autre était un véritable programme de terreur.

Commentant ces incidents, le *Vorwärts*, jusqu'ici bienveillant pour la politique bolchevik, approuve la décision du gouvernement.

Les élections américaines

WASHINGTON, 6 novembre. — Les élections pour le Congrès sont terminées. Les chefs du parti démocrate estiment que leur majorité s'est renforcée dans les deux Chambres, mais de leur côté les chefs républicains prétendent qu'ils auront la majorité au Sénat et à la Chambre.

A minuit les résultats connus des élections pour le Congrès donnaient aux républicains un gain de 8 sièges à la Chambre et de 3 au Sénat.

La réquisition de la flotte de commerce

On vient de distribuer à la Chambre le rapport rédigé par M. Bergeon, député de Marseille, au nom de la Commission de la marine marchande, sur la réquisition des navires de commerce, édictée par un décret en date du 15 février 1918.

Ce rapport, document de plus de 140 pages, tout plein de renseignements précis, constitue un véritable réquisitoire contre le système de réquisition tel qu'il est appliqué depuis sept mois.

M. Bergeon n'hésite pas à dire que « l'armement français est, de tous les armements des nations alliées, le plus mal traité dans le moment présent, et que l'avenir se présente pour lui gros de menaces ».

Et, quand on songe à la place que doit tenir la marine marchande dans l'œuvre de notre réorganisation économique, il est bien permis de dire, ajoute-t-il, que « ce n'est point seulement l'intérêt d'une industrie qui est compromis, mais qu'une atteinte très grave est portée à l'intérêt général du pays ».

En se basant sur les statistiques officielles des douanes, le rapporteur expose que, pendant les six premiers mois de la réquisition (janvier à juillet 1918), nos importations ont diminué de plus de 800.000 tonnes.

L'enquête de la commission de la Chambre a montré, d'autre part, que, dans presque tous nos grands ports de commerce, l'activité a sensiblement diminué depuis la réquisition. M. Bergeon cite de nombreux cas de mauvaise utilisation des navires réquisitionnés, qui restent inactifs, alors qu'ils pourraient naviguer, ou bien voyager à vide, ou de par les ordres transmis par les fonctionnaires du commissariat des transports maritimes, sont envoyés dans des ports dont leur tonnage leur interdit l'entrée.

Se basant sur toutes ces révélations de l'enquête, le rapporteur demande à la Chambre, « avertie par sept mois d'une exploitation qui s'est révélée très dangereuse pour le ravitaillement et la vie économique de notre pays, d'apporter les remèdes dont l'application ne peut plus être retardée ».

La même chaux, qui ensuite peut être utilisée à la campagne comme engrais, servira pendant plusieurs jours.

Pour honorer les morts

La veuve d'un lieutenant-colonel qui repartit en août 1914, malgré ses soixante-trois ans, et tomba au champ d'honneur, voudrait que les morts glorieux fussent présents à la mémoire de tous, le jour où il sera permis de pavoiser. C'est, pour une très grande part, à eux que nous devons la victoire désormais certaine, et elle souhaite qu'un insigne, crêpe, palme ou étoile, ajouté au drapeau, témoigne que, dans la famille qui l'arbore, survit le souvenir de celui ou de ceux qui ont fait pour le triomphe de notre liberté le sacrifice de leur vie.

LE PONT DES ARTS

On réédite, et avec raison, *Moll Flanders*, le curieux roman de Daniel de Foë, dans la traduction de Marcel Schwob.

Prochainement aura lieu, à Londres, une vente importante de livres rares, parmi lesquels les œuvres de Christine de Pisan, imprimées par Caxton en 1439 ; un exemplaire de *Henry VI*, de Shakespeare (1600), dont probablement aucun exemplaire n'a jamais passé en vente, et un très bel exemplaire d'*Hamlet* (1607), dont depuis dix-huit ans deux exemplaires, fort inférieurs à celui-ci, ont seuls passé en vente publique.

Le Rembrandt de Colmar : la *Femme au chien*, a été vendu par un marchand de Munich au collectionneur suédois Clas Fabreus.

Il est en ce moment exposé à Stockholm.

LE VEILLEUR.

LE MONDE

INF RM I NS

— Le président de la République et Mme Poincaré ont reçu, hier, à déjeuner, S. A. I. le prince Yori-Hito, membre de la famille impériale japonaise, vice-amiral, ainsi que les personnes qui l'accompagnent.

Etaient également présents : S. Exc. M. Matsui, ambassadeur du Japon ; M. Pichon, ministre des Affaires étrangères ; M. Leygues, ministre de la Marine ; M. Jeannequin, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, etc.

— Le capitaine George Lloyd a été reçu en audience spéciale par LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre, à l'occasion de sa nomination comme gouverneur de Bombay.

NAISSANCES

— La baronne Paul Girard de Pingray a donné le jour à un fils : Jean.

MORTS

— Le mariage du lieutenant Alain de La Croix de Chantelat, chevalier de la Légion d'honneur, avec Mlle Marie-Odile Decazes sera célébré, en l'église Saint-Pierre de Chailloy, le mardi 12 novembre, à 11 heures.

DEUILS

— Dans l'impossibilité où Max et Alex Fischer et leur famille, très douloureusement affectés, se trouvent de remonter en ce moment tous les amis qui ont bien voulu leur donner, à l'occasion du décès de Mme Alex Fischer (née Yvonne Callmann), des marques de chaude sympathie, ils nous prient de les remercier ici, bien vivement, en leur nom.

Nous apprenons la mort

Du sergent Henri Le Breecq, tombé glorieusement au Chemin-des-Dames (croix de guerre, deux citations). Il était le frère de M. Le Breecq, député du Loiret.

Du lieutenant Marcel Cahen, blessé mortellement au cours de la bataille des Ardennes. Il était le fils de M. Jules Cahen, vice-président du Comité républicain du commerce et de l'industrie.

Du baron Almir de Vaux, qui a succombé hier.

De M. Andrew D. White, ancien président de l'Université Cornell, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, décédé à New-York.

Du professeur Paul Dubois, de l'Université de Berne, âgé de soixante-dix ans, savant clinicien, très connu pour ses travaux sur les maladies nerveuses, auteur de nombreux ouvrages sur ces matières.

De M. Maurice Vincent-Darasse, soldat automobile, décédé, à l'âge de vingt-neuf ans, d'une maladie contractée aux armées, le 21 octobre 1918. Le service a eu lieu dans la plus stricte int

